

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE MEURTRE DE
ROGER ACKROYD

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Ils étaient dix

AGATHA CHRISTIE

LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD

Traduction révisée
de Françoise Jamoul



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Murder of Roger Ackroyd*
publié par HarperCollinsPublishers.

The AC Monogram logo is a trademark, and AGATHA CHRISTIE, POIROT and the Agatha Christie Signature are registered trademarks of Agatha Christie Limited in the UK and elsewhere. All rights reserved.

© 1926, Agatha Christie Limited.

All rights reserved.

© 1927, Librairie des Champs-Élysées, pour
la traduction française.

© 2011, éditions du Masque, un département
des éditions Jean-Claude Lattès.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-632-3

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*À Punkie,
qui aime les romans policiers classiques,
avec un cadavre, une enquête,
et des protagonistes
tous soupçonnés à tour de rôle !*

1

PETIT DÉJEUNER EN FAMILLE

Mme Ferrars mourut dans la nuit du 16 au 17 septembre, un jeudi. On me fit appeler le vendredi matin à 8 heures précises. Il n'y avait plus rien à faire. La mort remontait à plusieurs heures.

Il n'était guère plus de 9 heures quand je regagnai mon domicile. J'entrai par la porte principale et pris délibérément mon temps pour suspendre mes vêtements au portemanteau du vestibule. Mon chapeau d'abord, puis le pardessus léger dont j'avais jugé prudent de me munir. Les matinées sont fraîches, au début de l'automne.

À dire vrai, j'étais assez préoccupé, pour ne pas dire inquiet. Je n'irais pas jusqu'à prétendre qu'à cet instant, je prévoyais déjà les événements que me réservaient les semaines suivantes. J'en étais même fort loin. Mais

mon instinct me soufflait que ma tranquillité était gravement menacée.

De la salle à manger, située sur ma gauche, me parvint un bruit de tasses entrechoquées, puis la toux brève et sèche de ma sœur Caroline.

– C'est toi, James ? appela-t-elle.

Question superflue : qui d'autre cela pouvait-il être ? Mais c'était bien à cause de Caroline que je m'attardais ainsi, et non sans raison. S'il faut en croire Kipling, la devise de la gent mangouste tiendrait en quatre mots : « Va, cherche et trouve. » Et selon moi, la mangouste conviendrait parfaitement comme emblème à ma sœur Caroline, si elle devait avoir des armoiries. Quant à la devise, le dernier mot suffirait. Caroline trouve sans bouger de chez elle ni faire le moindre effort. Comment s'y prend-elle ? Je l'ignore mais c'est un fait : rien ne lui reste caché. J'incline à croire que domestiques et fournisseurs lui servent d'agents de renseignements. Et quand elle sort, ce n'est pas pour aller aux nouvelles mais pour les diffuser

– autre de ses talents, qu'elle exerce avec un brio confondant.

C'était d'ailleurs ce dernier trait de caractère qui suscitait en moi l'hésitation dont j'ai parlé. Que je communique à Caroline le moindre détail sur le décès de Mme Ferrars et, en une heure et demie tout au plus, la nouvelle aurait fait le tour du village.

En tant que médecin, il va de soi que je suis tenu au secret professionnel. J'observe donc envers ma sœur une discrétion rigoureuse. En pure perte, il faut bien l'avouer, mais au moins n'ai-je rien à me reprocher.

Il y a tout juste un an que le mari de Mme Ferrars est mort et depuis, sans la moindre preuve, Caroline soutient que sa femme l'a empoisonné. J'ai beau lui répéter, inlassablement, que M. Ferrars a succombé à une gastrite aiguë, aggravée par un penchant un peu trop prononcé pour la boisson, elle ignore superbement mon opinion. Il est vrai que les symptômes de la gastrite et de l'empoisonnement par l'arsenic sont assez proches. Mais Caroline fonde ses accusations

sur de tout autres critères, et je l'ai maintes fois entendue déclarer :

– Cela va de soi. Il n'y a qu'à la regarder, voyons !

Bien qu'ayant dépassé ce qu'il est convenu d'appeler la première jeunesse, Mme Ferrars était encore très séduisante et ses toilettes d'une sobre élégance lui allaient à la perfection. Mais enfin, s'habiller à Paris n'est pas un crime en soi, et si toutes celles qui le font devaient être accusées d'avoir empoisonné leurs maris...

En proie à ces considérations, j'hésitais toujours quand la voix de ma sœur me rappela à l'ordre, non sans une certaine impatience.

– Eh bien, James ? Le petit déjeuner est servi, qu'est-ce que tu attends ?

Je m'empressai de répondre.

– J'arrive, ma chère ! J'accrochais mon pardessus.

– Tu aurais eu le temps d'en accrocher une demi-douzaine !

En quoi elle avait raison. J'entrai dans la

salle à manger, déposai le petit baiser rituel sur la joue de ma sœur et m'assis devant mes œufs au bacon, un tantinet refroidis.

– Bien matinal, cet appel, constata Caroline.

– En effet. C'était King's Paddock, pour Mme Ferrars.

– Je sais.

– Et comment le sais-tu ?

– Par Annie.

Annie, notre bonne à tout faire, est certes une excellente fille, mais une redoutable bavarde. Dans le silence qui suivit, je continuai à manger mes œufs, conscient de la curiosité de ma sœur. Quand elle flaire quelque chose d'intéressant, le bout de son nez long et fin palpite légèrement. C'était le cas.

– Eh bien ?

– Triste histoire. Et rien à faire. Elle a dû mourir pendant son sommeil.

– Je sais, répéta ma sœur.

Pour le coup, je me sentis froissé.

– Tu ne peux pas le savoir ! Je ne savais

rien moi-même avant d'arriver là-bas et je n'ai encore rien dit à personne. Si tu tiens cela d'Annie, c'est qu'elle est extralucide !

– Je ne le tiens pas d'Annie, mais du laitier. Qui l'a su par la cuisinière des Ferrars.

Comme je le disais, Caroline n'a jamais besoin de courir aux nouvelles : celles-ci affluent spontanément vers elle.

– De quoi est-elle morte ? insista-t-elle. Crise cardiaque ?

– Le laitier ne te l'a pas dit ?

Mon humour tomba à plat. Caroline ignore le sarcasme et prend toujours tout au pied de la lettre.

– Il n'était pas au courant, annonça-t-elle avec le plus grand sérieux.

Après tout, elle finirait bien par savoir... autant la renseigner moi-même.

– Mme Ferrars a simplement pris trop de comprimés de véronal. Elle souffrait d'insomnie, ces temps-ci. Elle aura dépassé la dose par erreur.

– À d'autres ! Elle savait ce qu'elle faisait ! réagit aussitôt Caroline.

C'est curieux, mais il suffit d'entendre exprimer par autrui une opinion que l'on préférerait taire pour éprouver le besoin de la nier avec véhémence. J'éclatai en protestations indignées.

– Ah ! toi, alors, avec tes idées saugrenues ! Peux-tu me dire pourquoi une veuve encore jeune, bien portante et fortunée songerait à se suicider, au lieu de profiter de la vie ? C'est absurde !

– Pas du tout. Elle avait beaucoup changé depuis six mois, tu l'as certainement remarqué ? Comme si quelque chose la rongait. Et elle ne pouvait plus dormir, tu l'as reconnu toi-même à l'instant.

Je m'informai, non sans froideur :

– Et quel est ton diagnostic ? Chagrin d'amour, sans doute ?

Ma sœur secoua la tête :

– Le remords ! Cela va de soi, lança-t-elle avec panache.

– Le remords ?

– Oui. Tu n'as jamais voulu me croire, quand je soutenais qu'elle avait empoisonné

son mari. Maintenant, j'en suis plus convaincue que jamais.

– Ta logique me semble en défaut, rétorquai-je. Il faut du sang-froid pour commettre un meurtre. Une femme capable de cela n'irait pas s'embarrasser de sentiments ni de repentir. Elle profiterait tranquillement des fruits de son crime.

Derechef, Caroline secoua la tête.

– Certaines femmes, peut-être. Mais pas Mme Ferrars. C'était un paquet de nerfs. Sous le coup d'une impulsion irraisonnée, elle se sera débarrassée de son mari parce qu'elle ne pouvait plus supporter de souffrir. Il est vrai que vivre près d'un homme comme Ashley Ferrars devait représenter une véritable épreuve...

J'approuvai d'un signe de tête.

– Et depuis, elle se rongait de remords. La pauvre, comment ne pas la plaindre ?

Du vivant de Mme Ferrars, je doute fort que Caroline ait fait preuve d'une telle mansuétude à son égard. Mais depuis qu'elle s'en est allée là où, c'est fort probable, son

élégance parisienne n'a plus cours, ma sœur découvre les douceurs de la compréhension et de la pitié.

D'un ton sans réplique, je décrétai cette idée ridicule.

Avec d'autant plus d'assurance que je partageais secrètement, en partie du moins, les opinions de ma sœur. Mais ses déductions fulgurantes me déplaisent d'autant plus qu'elles se révèlent souvent justes, et je ne tenais pas à l'encourager dans cette voie. Sinon, elle ferait part de ses conclusions à tout le village, et les gens s'imagineraient que j'avais violé le secret professionnel. La vie n'est pas toujours facile.

– Ridicule ? objecta aussitôt Caroline. C'est ce que nous verrons. Je parie dix contre un qu'elle a laissé une confession écrite et détaillée.

– Elle n'a rien laissé du tout ! ripostai-je abruptement, sans prendre garde où je m'aventurais.

Caroline saisit la balle au bond.

– Tu as donc pris la peine de te renseigner !